



HAL
open science

**Geneviève Randon de Malboissière et ses livres :
lectures et sociabilité culturelle féminines dans le Paris
des Lumières**

Martine Sonnet

► **To cite this version:**

Martine Sonnet. Geneviève Randon de Malboissière et ses livres : lectures et sociabilité culturelle féminines dans le Paris des Lumières. Isabelle Brouard-Arends. Lectrices d'Ancien Régime, Presses universitaires de Rennes, pp.131-142, 2003. hal-00630536

HAL Id: hal-00630536

<https://hal.science/hal-00630536>

Submitted on 10 Oct 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Geneviève Randon de Malboissière et ses livres : lectures et sociabilité culturelle féminines dans le Paris des Lumières

Martine Sonnet

La correspondance adressée par Geneviève Randon de Malboissière à son amie Adélaïde Méliand, de 1761 à sa mort prématurée en 1766 – elle n’a alors que 20 ans-, invite à partager l’intimité éducative et culturelle de deux demoiselles issues d’un monde des offices témoignant une grande sensibilité aux Lumières. Au fil des lettres, Geneviève et Adélaïde s’affichent comme de jeunes grandes lectrices, autonomes, éclairées et adeptes d’une « lecture-plaisir » aux antipodes des lectures scolaires. Autant le cadre éducatif institutionnel féminin (conventuel notamment) demeure soupçonneux à l’égard de la liberté conquise par la lecture¹ -on s’y méfie du tête à tête lectrice/texte comme de tous les tête à tête et l’on conçoit d’apprendre à lire aux filles d’abord pour conforter leur formation de bonnes chrétiennes-, autant les éducations exclusivement familiales, sous la conduite des mères et de gouvernantes assistées de maîtres venant à domicile, reçues par Geneviève et son amie laissent s’épanouir leur insatiable avidité de lire. Evoquer Geneviève et ses livres, c’est évidemment privilégier une vision résolument optimiste de la lectrice d’Ancien Régime que rien n’autorise à généraliser, mais qu’il faut situer à sa juste place : des lectrices comme elle existent et n’ont rien d’exceptionnel dans son milieu. Avant d’observer les façons de lire de la jeune fille et son rapport aux livres, il convient de faire plus ample connaissance avec Geneviève Randon de Malboissière ainsi qu’avec le riche dossier de sa correspondance. Resté fort peu sollicité par les historiens depuis que le comte de Luppé l’a mis à jour², celui-ci mérite d’être aujourd’hui relu³.

¹ SONNET M., *L’éducation des filles au temps des Lumières*, Paris, Ed. du Cerf, 1987.

² Cette correspondance a fait l’objet de deux éditions. La première est due à l’épouse du petit-fils de la destinataire des lettres : *Laurette de Malboissière. Lettres d’une jeune fille du temps de Louis XV (1761-1766)* publiées (...) par Mme la marquise de LA GRANGE, Paris, Didier et Cie éd., 1866, 394 p. La deuxième enrichit le dossier notamment par l’identification des personnes et des lieux cités: *Une jeune fille au XVIIIe siècle. Lettres de Geneviève de Malboissière à Adélaïde Méliand, 1761-1766*, publiées avec une introduction et des notes par le comte de LUPPE. Paris, Champion, 1925, 382 p.

³ SONNET M., « Le savoir d’une demoiselle de qualité : Geneviève Randon de Malboissière (1746-1766) », in *L’educazione dell’uomo e della donna nella cultura illuministica*, a cura di Lionello Sozzi. *Memorie dell’Accademia delle scienze di Torino, Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, 2000, ser. V, vol. 24, fasc. 3, p. 167-185.

Par ailleurs, des allusions à Geneviève Randon de Malboissière sont faites par DIAZ B. « Les femmes à l’école des lettres : la lettre et l’éducation des femmes au XVIIIe siècle », in *L’épistolaire, un genre féminin ?*, sous la dir de C. Planté, Paris, Champion, 1998, p. 133-150.

Enfin, une étude d’histoire de l’art a été consacrée à son buste sculpté : DASKALAKIS MATHEWS A.C., « An exceptional allegorical portrait by Jean-Baptiste Lemoyne », *Metropolitan Museum Journal*, 1994, n°29, p. 99-109.

⁴ Lettre à la marquise de la Grange du 22 octobre 1766, *Une jeune fille au XVIIIe siècle, op. cit.*, p. 336.

⁵ La marquise de la Grange mettra au monde six enfants et vivra jusqu’en 1828, survivant vingt ans à son époux.

Geneviève Randon de Malboissière et sa correspondance à Adélaïde Méliand

Geneviève naît le 21 décembre 1746 de l'union de Jean-Louis Randon de Malboissière, 40 ans, caissier des sous-fermes des aides et des domaines successivement à Amiens, Soissons puis Tours, et de Françoise-Marie-Jeanne Picquefeu de Longpré, 19 ans, fille d'un secrétaire du roi. Deux fils suivront cette première naissance : Charles-Joseph, qui fera carrière dans les armes puis Louis-Henri, futur ecclésiastique. Le père, Jean-Louis Randon de Malboissière meurt le 7 octobre 1763. Quelques mois après la mort de Geneviève, le 22 août 1766, sa mère se remariera avec un vieil ami de la famille, le comte d'Archiac : « Il fallait succomber à mon malheur ou chercher une ressource que mon cœur adopta⁴ ». La famille élargie de Geneviève Randon de Malboissière appartient assez uniformément au milieu de la finance ; plusieurs de ses oncles possèdent, autour de Paris, des châteaux dans lesquels la jeune fille séjourne volontiers. Un cousin, Randon de Lucenay, se détache de son entourage par l'idylle qui unit un temps les jeunes gens, avant que Geneviève renonce à ce garçon trop peu sérieux. Rien à voir avec le raisonnable Jean-Louis Dutartre, né comme Geneviève en 1746, fils de notaire au Châtelet destiné lui-même à la robe, sur qui elle reporte bientôt son intérêt et son inclination amoureuse. Hélas, cette nouvelle passion tourne tragiquement court : le jeune Dutartre, futur époux pressenti, est emporté par une rougeole pourprée le 20 octobre 1765.

Geneviève sombre dans une profonde mélancolie aggravée par le mariage de sa chère amie et confidente Adélaïde Méliand, née en 1745 et dont le père était intendant de Soissons, quand celui de Geneviève encaissait les sous-fermes dans la même ville. L'amitié entre les deux jeunes filles résulte du voisinage professionnel paternel ; à Paris, les deux familles, resteront liées et voisines, dans le même pâté de maison au Marais. Le 11 janvier 1766, Adélaïde épouse François-Joseph Le Lièvre, marquis de La Grange, né en 1724, homme d'armes. En 1766, la jeune marquise de La Grange, toute à sa nouvelle heureuse vie d'épouse et déjà future mère⁵, est peu disponible pour son amie, en proie au deuil. Le 22 août 1766, moins d'un an après son fiancé, Geneviève Randon de Malboissière meurt, frappée du même mal.

La correspondance conservée et publiée de Geneviève à Adélaïde compte 295 lettres, écrites entre le 19 août 1761 et sa mort, soit dans le dernier quart de sa trop brève existence. Aux années 1764 et 1765 ressortissent plus des deux-tiers du corpus⁶ : de novembre 1763 à décembre 1765, Geneviève adresse à son amie dix lettres par mois en moyenne, textes courts (de 3 à 25 lignes imprimées) et textes longs, (1 à 4 ou 5 pages) à parts égales. La grande proximité des domiciles parisiens des demoiselles n'empêche pas le va et vient des servantes, porteuses des missives, entre leurs deux maisons.

Si le tiers des lettres de Geneviève comportent des mentions relatives à la lecture ou aux livres, ce sujet n'est pas, néanmoins, le plus développé par l'épistolière : le théâtre, lui, est présent dans une lettre sur deux. Qu'elle évoque les pièces qu'elle va voir jouer à la Comédie-française, où sa famille loue une loge, ou aux Italiens, celles qu'elle écrit et monte en famille lors de ses villégiatures à la campagne, Geneviève nourrit une passion dévorante pour le théâtre et se fait, dans ses lettres, la chroniqueuse des scènes parisiennes du milieu des années 1760 ; son témoignage de première main est malheureusement sous-utilisé par les historiens

⁶ Détail par années : 1 lettre en 1761, 14 en 1762, 29 en 1763, 114 en 1764, 111 en 1765 et 26 en 1766.

de cet art. Théâtre et lecture sont les deux loisirs favoris de la jeune fille qui les revendique pour tels : « Quant à mes divertissements, vous les connaissez : les livres et la comédie⁷ ». De la lectrice, les lettres tracent un portrait dont quelques traits prédominent : Geneviève est une lectrice bien informée, autour de laquelle les livres circulent, et qui affirme avec conviction et arguments à l'appui ses goûts et ses désaffections.

Une lectrice bien informée

La bonne information dont bénéficie Geneviève transparait, d'une part, dans le fait que ses lectures collent à l'actualité littéraire, et d'autre part dans sa connaissance des livres –lus ou non lus- dans leur forme (présentation et coût) autant que dans leur fond.

La jeune fille lit, ou exprime le désir de lire, des ouvrages dont la parution est le plus souvent très récente : les éditions, rééditions ou traductions citées sont de l'année et c'est par le « bouche à oreille » qu'en circulent les échos. « Il paraît, ma chère petite, un très joli roman (à ce qu'on dit) de Madame Riccoboni⁸ », salue, en juillet 1765, l'*Histoire d'Ernestine* dans un tout récent *Recueil de pièces détachées*. La fiction n'est pas le seul genre excitant la convoitise : « Il paraît un livre qu'il nous faut avoir, parce qu'on le dit parfaitement écrit, c'est l'histoire de la maison de Montmorency et celle de la maison de Condé⁹ », annonce les 5 volumes historiques, juste sortis des presses, de Désormeaux. Avis défavorables et fausses attributions se colportent parfois aussi : « Il me semble que j'avais entendu dire il y a quelque temps que ce *Traité des passions* était de Madame de Boufflers et mauvais (...)»¹⁰, traité en réalité de la plume de Madame d'Arconville, sur une matière que Geneviève juge de toutes façons épuisée : « on a tant fait sur ce sujet qu'il reste peu de choses nouvelles à dire¹¹ ».

L'information s'étend aux livres interdits :

« Ma mère lit en ce moment les *Mémoires* de M. d'Eon. Quel fou, ou plutôt quel traître imprudent ! Cet ouvrage est défendu et ne se trouve pas à Paris ; on est obligé de le faire venir d'Angleterre. On promet cinq volumes, le premier seul a paru. Il s'y borne à se moquer de la conduite de M. de Guerry, mais on dit que dans les autres volumes il divulgue clairement les secrets de l'Etat¹² ».

Si la censure oblige à ruser en s'approvisionnant sous le manteau, il faut aussi savoir lire certains livres très vite, avant une éventuelle condamnation. C'est le cas, en 1762, pour l'*Emile* : Geneviève se plaint, le 17 juin, de n'avoir pas eu le temps de lire l'ouvrage de Rousseau, condamné le 9, par arrêt du Parlement de Paris, à être lacéré et brûlé. Encore une fois, la lectrice s'en remet aux « on dit » : « Je n'ai pas lu Jean-Jacques, ni ma mère non plus ; on dit qu'il y a des puérlités, mais aussi des choses singulières et bien écrites¹³ ». Geneviève reste attentive à cette affaire et, quelques lettres plus tard, recopie à l'intention d'Adélaïde une critique de l'*Emile* circulant de la main à la main ; elle même la détient de son professeur d'anglais. Le texte anonyme est censé venir d'outre-Manche et avoir été traduit « par un mousquetaire »¹⁴.

Suivre l'actualité littéraire, c'est aussi se précipiter sur les ouvrages couronnés par l'Académie française. Ainsi, dès le 24 septembre 1765, Geneviève observe t-elle : « Je n'ai de livres nouveaux que les *Eloges* qui ont remporté le prix ; si tu veux les lire, tu es bien la

⁷ Lettre du 12 octobre 1762, *Une jeune fille au XVIIIe siècle, op. cit.*, p. 39

⁸ Lettre du 3 juillet 1765, *Ibidem*, p. 257.

⁹ Lettre du 23 juillet 1764, *Ibid.*, p. 126.

¹⁰ Lettre du 25 octobre 1764, *Ibid.*, p. 177.

¹¹ Lettre du 25 octobre 1764, *Ibid.*, p. 177.

¹² Lettre du 23 juillet 1764, *Ibid.*, p. 126.

¹³ Lettre du 17 juin 1762, *Ibid.*, p. 9.

¹⁴ Lettre du 3 août 1762, *Ibid.*, p. 22-23.

maîtresse¹⁵ ». Le prix d'éloquence a été décerné juste un mois plus tôt, le 25 août, conjointement à MM. Thomas et Gaillard pour leurs éloges de Descartes. Même hâte et même curiosité, partagées avec son amie, à l'égard des lauréats des prix de poésie de l'année précédente. Le 30 octobre 1764, deux mois après la proclamation du palmarès, Geneviève faisait suivre à Adélaïde les textes de Chamfort, premier prix, et ceux récompensés par des accessits : « Je vous envoie la pièce qui a été couronnée et les deux autres qui ont concouru pour le prix ; elles ne sont pas à moi, voulez-vous bien les lire tout de suite ? Je n'ai pas encore fini celle de M. de Chabanon que je vous enverrai aussi¹⁶ ».

Fait remarquable chez une demoiselle que sa correspondance montre par ailleurs dénuée de toute préoccupation financière –et plus généralement étrangère aux questions économiques et sociales–, les prix (sonnants et trébuchants cette fois) des livres sont les seuls prix mentionnés dans les lettres. Les autres biens acquis ne donnent jamais lieu à ce type de précision ; les seules autres mentions d'argent concernent les gains et les pertes des jeunes filles au jeu, passion de leur temps et de leur milieu qu'elles partagent amplement. La stricte limitation des considérations pécuniaires aux livres et au jeu conduit à émettre l'hypothèse que dans ces deux domaines Geneviève et Adélaïde pourraient avoir un budget personnel à gérer. La lettre du 4 mars 1765, accompagnant un achat fait par Geneviève pour son amie semble le confirmer : « Voici les *Contes* de Marmontel ; l'édition est de la plus grande beauté, mais elle coûte justement ce que vous avez gagné à la loterie : 30 livres¹⁷ ». L'acquisition coûteuse de cette nouveauté (édition en 3 volumes avec gravures parue en 1765) vaut à Geneviève de se faire vertement réprimander par sa mère, même si elle n'a en l'occurrence que servi d'intermédiaire : « Va, ma pauvre enfant, tes malheureux *Contes* m'ont fait bien gronder ; ma mère est arrivée dans l'instant même où Picard (laquais) a rapporté les livres. Je te raconterai tout cela. Je n'ai pas le temps à présent (...)»¹⁸ ». Autre investissement important, mais pour son propre compte cette fois, des volumes de l'*Histoire naturelle* de Buffon : « ce coquin là m'a coûté 8 louis¹⁹ ».

Qu'elle achète pour elle-même ou pour Adélaïde, lorsque celle-ci séjourne en province, Geneviève fait toujours preuve d'une bonne connaissance des éditions disponibles : formats, nombres de volumes, illustrations, reliures et prix n'ont pas de secrets pour elle. Ainsi, dès parution de la traduction de l'*Histoire d'Ecosse* de Robertson à Londres en 1764, peut-elle annoncer à sa correspondante : « Robertson vous coûtera 12 livres en feuilles et in-quarto. Si vous êtes déterminée à l'acheter, je vous l'enverrai²⁰ ». Certes connaisseuse et même un tantinet bibliophile, Geneviève ne manifeste néanmoins aucune maniaquerie dans la gestion de sa bibliothèque. Elle constate d'ailleurs : « Je n'ai point de catalogue bon ni mauvais des livres de ma bibliothèque. Si vous croyez qu'il me soit nécessaire d'avoir un livre comme le vôtre, je vous serai bien obligée de m'en faire relier un²¹ ». Un tel répertoire lui éviterait peut-être le désagrément des livres égarés, comme ce volume des Destouches, incluant *Le Glorieux* qu'elle s'appête à aller voir jouer à la Comédie-Française et veut relire avant : « Il est fort singulier que je ne sache pas ce (qu'il) est devenu ; je l'ai encore cherché inutilement²² ».

¹⁵ Lettre du 24 septembre 1765, *Ibid.*, p. 284-285.

¹⁶ Lettre du 30 octobre 1764, *Ibid.*, p. 179.

¹⁷ Lettre du 4 mars 1765, *Ibid.*, p. 214-215.

¹⁸ Lettre du 4 mars 1765, *Ibid.*, p. 215.

¹⁹ Lettre du 25 mai 1765, *Ibid.*, p. 240.

²⁰ Lettre du 27 février 1764, *Ibid.*, p. 73.

²¹ Lettre du 30 juillet 1765, *Ibid.*, p. 269.

²² Lettre du 8 mai 1765, *Ibid.*, p. 227.

Des lectrices en réseaux

Les lettres de Geneviève à Adélaïde révèlent une intense circulation de livres entre les deux amies et leurs entourages, par le biais des pratiques d'achats, souvent réalisés pour le compte d'autrui au gré des déplacements et des opportunités, comme par celui de fréquents emprunts.

Si les deux amies s'achètent mutuellement des livres quand l'une est à Paris et l'autre en villégiature, et se les font alors passer avec leurs lettres, le cercle de leurs acheteurs potentiels s'élargit à leurs professeurs et amis. Mather Flint, leur commun maître d'anglais, est le plus mis à contribution, du fait de ces déplacements en Angleterre et de l'anglomanie des jeunes filles. Il approvisionne Geneviève –« Voudrais-tu bien, mon coeur, prier M. Flint de me faire avoir en anglais *Robinson Crusoé* ?²³ »- aussi bien qu'Adélaïde : « J'ai chargé Flint de votre commission, il doit voir chez Didot le Jeune s'il y a quelques exemplaires du livre que vous demandez²⁴ ». Michael Huber, professeur d'allemand, s'entremet également dans les transactions : « Si M. Huber a pu changer l'édition qu'il avait déjà achetée, il me l'apportera demain et je te l'enverrai ou te la garderai²⁵ ».

Les livres s'achètent neufs, chez les libraires parisiens, mais aussi parfois d'occasion. Ainsi, en mars 1764, la vente de l'ancienne bibliothèque du collège jésuite de Clermont attire les bibliophiles. Geneviève s'y procure des auteurs anciens qu'elle est heureuse de voir rejoindre ses étagères - « On m'a apporté 13 volumes grecs et latins de la bibliothèque des jésuites, je me suis amusée à les ranger²⁶ ». Adélaïde profite indirectement de l'aubaine, puisque Geneviève lui fait don, à cette occasion, d'un double offert par un bibliophile ami : « Je vous envoie un Dante que M. de Laleu m'a acheté chez les jésuites, beau et bien relié, quoique je lui eusse dit que j'en avais un, et il est en propre à ma petite Adèle²⁷ ».

Les emprunts de livres constituent le moyen idéal d'élargir les bibliothèques personnelles ; les deux jeunes filles y recourent abondamment, entre elles deux d'abord, puis en puisant aux ressources offertes, dans leur entourage le plus proche, par leurs mères, gouvernantes et professeurs, enfin parfois dans un cercle de connaissances un peu moins intimes. Le médecin de Geneviève, par exemple, lui prête des livres lors de sa maladie. Le cabinet de lecture semble également mis à contribution, ainsi en ce jeudi où Geneviève observe : « J'ai beaucoup lu, pour finir des livres qu'il faut que je rende à la fin de cette semaine²⁸ ».

Emprunteuse ou prêteuse, Geneviève se montre exigeante à l'égard d'Adélaïde, notamment en terme de délais, et son ton confine parfois au comminatoire : « Voulez-vous bien m'envoyer sur le champ les oeuvres du cardinal de Bernis ? J'en ai besoin²⁹ » ou encore « Je vous envoie *Le Sort de la poésie dans ce siècle philosophe* par M. de Chabanon, que je vous prie aussi de lire tout de suite³⁰ ». En prêtant, Geneviève se fait volontiers directrice de lecture en dispensant à son amie des conseils très directifs sur ce qu'il lui faut lire, ne surtout pas rater ou au contraire sauter. Ainsi dans l'*Arioste* : « Il y a des choses qu'il faut passer si vous le lisez et dont ma mère m'a avertie : c'est dans le huitième chant l'histoire d'Angélique et d'un ermite³¹ ». Les passages intéressants sont au contraire repérés par des signets :

²³ Lettre du 21 juin 1764, *Ibid.*, p. 116.

²⁴ Lettre du 12 octobre 1765, *Ibid.*, p. 291-292.

²⁵ Lettre du 5 mars 1765, *Ibid.*, p. 216.

²⁶ Lettre du 16 mai 1764, *Ibid.*, p. 98.

²⁷ Lettre du 28 juillet 1764, *Ibid.*, p. 134.

²⁸ Lettre du 27 janvier 1764, *Ibid.*, p. 70.

²⁹ Lettre du 2 août 1764, *Ibid.*, p. 180.

³⁰ Lettre du 31 octobre 1764, *Ibid.*, p. 180.

³¹ Lettre du 29 juin 1762, *Ibid.*, p. 13.

« Je vous envoie, mon coeur, les deux volumes de l'*Histoire d'Angleterre* par Rapin de Thoiras dans lesquels il est parlé du comte de Warwick. Son histoire commence dans le quatrième volume, dans l'endroit où est le signet, et finit dans l'endroit où vous trouverez le signet dans le cinquième volume. (...) Je vous prie de me renvoyer ces deux volumes dès que vous n'en aurez plus besoin³² ».

Geneviève, non sans une certaine condescendance, juge les compétences et les points faibles d'Adélaïde, en français - « Vos livres sont (...) envoyés (.). La grammaire est très bonne : lisez surtout l'*usage des temps*, c'est ce qui vous est de plus utile dans le moment présent³³ »- comme en anglais : « Quand vous serez un peu forte, ma petite, il y a quelques unes des pièces de nos chers anglais qui vous feront grand plaisir³⁴ ». Pour être la plus jeune du duo, Geneviève n'en dirige pas moins volontiers les lectures de son amie, tout comme elle n'hésite pas à prêter à un tiers un ouvrage qu'Adélaïde lui a confié mais qui l'a déçue :

« Je n'ai rien trouvé de ce que je cherchais dans l'*Elite de la poésie*. Ce matin, M. Huber est venu, il m'a priée de lui prêter le premier volume ; je lui ai dit qu'il vous appartenait, mais que, connaissant tous vos sentiments pour lui, j'allais prendre sur moi de le lui prêter, bien sûre que tu ne me désavouerais pas ; n'ai-je pas raison ?³⁵ ».

L'intense circulation des livres autour de Geneviève n'est pas exceptionnelle ; la correspondance de la jeune Manon Phlipon, future Madame Roland, à ses anciennes amies de pension décrit le même phénomène d'emprunts incessants³⁶, même si par ailleurs Geneviève, toute au plaisir de lire, et Manon, studieuse avant tout, sont des lectrices bien différentes, même confrontées aux mêmes textes.

Seuls les tristes derniers mois de la vie de Geneviève, proie du chagrin après la mort de Jean-Louis Dutartre, puis de la maladie, voient celle-ci sortir du cercle des lectrices acharnées. Elle ne se soucie plus alors de la durée de ses prêts à Adélaïde -« Vous êtes bien la maîtresse, mon coeur, de garder le volume de M. Hume autant que vous voudrez³⁷ »-, ni qu'on l'approvisionne -« Je n'ai besoin d'aucun livre pour le moment présent³⁸ »- parce que, explique-t'elle, « je lis, mais je ne puis lire que des choses qui aient quelque rapport à la situation où je me trouve. Dans ces tristes moments, tout ce qui n'intéresse pas mon coeur me paraît insipide³⁹ ».

Plaisir de lire

Si la fréquentation de ses auteurs et sujets favoris procure à Geneviève un intense plaisir de lire, il ne faut pas oublier pour autant celui, toujours renouvelé, que lui cause la lecture des lettres d'Adélaïde. Sans entrer dans l'énumération ni l'analyse des expressions relatives aux lettres attendues, à l'impatience de pouvoir les ouvrir quand elles arrivent à un moment inopportun ou aux effusions sentimentales qu'elles provoquent, il convient de garder présent à l'esprit que la correspondance entre les deux amies est elle-même un échange de lectures, bien que nous ne le percevions qu'à sens unique. Ainsi en ce soir de juin à la campagne :

« Votre lettre m'a fait le plus grand plaisir, mon coeur, je l'attendais avec impatience. Hier à neuf heures et demie, un instant avant le souper, mon petit cousin, le fils cadet de mon oncle, me la remit dans le jardin, et pour le récompenser, je me mis presque à ses genoux et

³² Lettre du 21 novembre 1763, *Ibid.*, p. 57.

³³ Lettre du 26 août 1762, *Ibid.*, p. 30.

³⁴ Lettre du 19 mai 1764, *Ibid.*, p. 99.

³⁵ Lettre du 3 août 1764, *Ibid.*, p. 137.

³⁶ *Lettres en parties inédites de Madame Roland (Mademoiselle Phlipon) aux demoiselles Cannet (...)* éditées par C.A. Dauban. Paris, Henri Plon, 1867, 2 vol.

³⁷ Lettre du début novembre 1765, *Une jeune fille au XVIIIe siècle, op. cit.*, p. 301.

³⁸ Lettre du 22 novembre 1765, *Ibid.*, p. 303.

³⁹ Lettre du 28 octobre 1765, *Ibid.*, p. 299.

l'embrassai. Je crois que j'aurais encore mieux aimé qu'on soupât sans moi, quoique j'eusse grand faim, que de ne pas la lire tout de suite. Tous mes parents ont pris part à ma joie ; ma cousine elle même tenait le bougeoir pour m'aider à la lire⁴⁰ ».

Le style des lettres est commenté, pour être loué —« La dernière m'a plu beaucoup, elle était bien écrite, pleine de naturel, d'esprit et de tendresse, ce qui vaut encore mieux pour votre amie que la plus grande éloquence. Aussi je vous aime, mais beaucoup, ma pauvre petite !⁴¹ »- ou quelque peu moqué :

« Quand ma chère petite n'eut pas fait mention dans sa lettre de l'heure à laquelle elle m'écrit, je m'en serais aisément aperçue (...) au milieu du jour elle ne verrait pas double et ne mettrait pas quatre lettres au lieu de deux. Il me semble que M. Morphée aime fort les parenthèses⁴² ».

Parmi les lectures « livresques » de Geneviève, quelques pôles d'attraction remarquables se dessinent. Les auteurs anciens, grecs et latins, sont parmi ses favoris. Ils sont lus et relus, notamment pendant les séjours à la campagne, quand les dernières nouveautés sont moins accessibles. Dans les bagages, prennent place Virgile —« Il m'a amusée on ne peut davantage⁴³ »- et le préféré, Pline : « Que je suis bien aise, mon enfant que vous aimiez Pline ; pour moi, c'est mon auteur favori. la beauté de son âme perce à travers son style. Il avait l'âme si droite, si noble, si élevée ; vous ne sauriez croire combien je le regrette !⁴⁴ ». Geneviève lit ces auteurs aisément, seule, tandis que son amie les étudie encore avec un maître. Philosophie, histoire et théâtre grecs s'inscrivent également au programme de la jeune érudite qui passe des heures délicieuses en compagnie d'Hérodote, de Sophocle, d'Epictète, de Théocrite, de Platon ou d'Homère. Toujours au rayon des classiques, Dante, l'Arioste et le Tasse sont en bonne place, toujours dans le texte :

« J'ai relu le Tasse qui m'a beaucoup amusée ; je lis maintenant l'Arioste : je ne crois pas qu'il y ait rien d'aussi fou. Il passe d'une histoire à l'autre sans en finir aucune, il fait des contes qui, quelquefois, n'ont pas le sens commun. Il y a des sortilèges, des magiciens, des chevaux ailés (...) J'ai bientôt fini le premier volume : il me divertit par ses folies⁴⁵ ».

En se rapprochant de son époque, Geneviève délaisse le divertissement au profit de la réflexion ; les philosophes du XVIIe siècle comme ceux des Lumières sont au plus haut dans son estime : Locke, Spinoza, Montesquieu , Voltaire, le cher « Jean-Jacques », sans oublier l'ami anglais Hume, familier de la demeure lors de ses séjours parisiens. Voltaire est vénéré, mais les travers de l'homme sont jugés sans complaisance :

« Je suis bien de votre avis ; je suis fâchée que Voltaire s'abaisse ainsi à dire du mal de tous les auteurs. Il est si fort au-dessus d'eux ; que ne les laisse-t-il ? Cela lui ferait bien plus d'honneur⁴⁶ ».

Chez les penseurs, de grande ou de moindre envergure, voire chez un obscur auteur de thèse de philosophie —« Admire ma patience, j'ai lu une thèse de philosophie⁴⁷ »-, Geneviève aime avant tout retrouver sa propre expérience : « Si tu savais combien l'on est aise de se retrouver dans ce que l'on lit, et de trouver quelquefois le moment de causer avec son intérieur⁴⁸ ».

⁴⁰ Lettre du 14 juin 1764, *Ibid.*, p. 111.

⁴¹ Lettre du 26 août 1762, *Ibid.*, p. 27.

⁴² Lettre du 11 novembre 1763, *Ibid.*, p. 53.

⁴³ Lettre du 17 juin 1762, *Ibid.*, p. 9.

⁴⁴ Lettre du 14 juin 1764, *Ibid.*, p. 112.

⁴⁵ Lettre du 29 juin 1762, *Ibid.*, p. 13.

⁴⁶ Lettre du 16 juin 1764, *Ibid.*, p. 113.

⁴⁷ Lettre du 23 juillet 1764, *Ibid.*, p. 126.

⁴⁸ A propos de Burlamaqui, lettre du 30 avril 1765, *Ibid.*, p. 225.

L'anglomanie de Geneviève et d'Adélaïde, bien de leur temps et de leur monde dans cet enthousiasme, oriente une part non négligeable de leurs lectures. Théâtre anglais, histoires d'Angleterre et d'Ecosse, récits de voyages et bien sûr *Robinson Crusoé* les enflamment. Du côté des historiens français, dont Geneviève est moins férue que Manon Phlipon, Rollin, Vertot et le jésuite Daniel sont les auteurs de prédilection. Quant à Buffon, et à son *Histoire naturelle* fleuve, il séduit également Geneviève, Adélaïde et la future Mme Roland.

Face aux romans, les comportements de Geneviève et d'Adélaïde divergent. Geneviève en lit moins, les lit après son amie - « Vous avez bien de la patience de lire de suite autant de romans, je n'aurais jamais eu tant de courage⁴⁹ »-, et s'en méfierait même un peu. Ainsi quand elle lit enfin l'*Histoire de Julie de Mandeville* de Bouchard, après Adélaïde qui l'a dévoré dès sa parution, constate-t-elle : « J'ai raison de lire rarement des romans ; à force de voir des malheurs et des morts, je finirais par mourir moi-même en pleurant, et je ne suis pas encore tentée de quitter encore la vie⁵⁰ ». Et quand Adélaïde se laisse emporter par l'*Histoire de M. Cleveland* de l'abbé Prévost, Geneviève s'en moque ouvertement :

« As-tu fini ton *Cleveland* si propre à donner le spleen ? As-tu assez nourri ta tête et ton coeur d'idées noires et de sentiments pernicieux ? Prends garde ma chère, de semblables lectures sont souvent dangereuses. Qui sait si tu pourras retrouver ton jugement aussi sain qu'auparavant ?⁵¹ ».

Geneviève s'intéressera pourtant à l'abbé Prévost, mais seulement après la mort de son bien aimé, quand le spleen l'aura envahie. En des temps plus heureux, malgré sa faible attirance pour le genre, elle a tout de même vibré pour les héroïnes et les héros de Madame Riccoboni, ou de Dorat dont la *Lettre du Comte de Comminges à sa mère* lui tire force larmes : « J'ai pleuré du commencement jusqu'à la fin. Ah ! mon coeur, qu'il faut bien se garder d'aimer après de tels exemples⁵² ».

Geneviève lit seule -« dans mon petit cabinet » ou « à ma toilette »-, ou à proximité d'autres lectrices : « Ces dames lisent dans le premier salon, et moi je suis restée dans le second à lire et à vous écrire⁵³ ». Contrairement à Adélaïde, elle ne jouit cependant pas d'une liberté totale dans le choix de ses moments de lecture, au moins quand elle n'a encore que 16 ans : « Vous êtes bien heureuse de pouvoir lire dans votre lit, pour moi (ma gouvernante) emporte la lumière et je n'ai point de lampe de nuit⁵⁴ ». Mais, cette limite exceptée, Geneviève est une lectrice autonome, associant au mieux la lecture à ses autres pratiques culturelles, divertissantes ou studieuses comme son goût pour le théâtre ou pour les sciences, et à sa vie sociale.

Mais aussi autonome et éclairée soit-elle, une lectrice d'Ancien régime comme Geneviève Randon de Malboissière ne trouve dans son savoir que matière à écrire ou à parler. Le savoir féminin reste sans « état » à la clé, et c'est sans doute par l'absence de toute finalité socialement concurrentielle avec les hommes qu'il faut interpréter la grande tolérance dont il jouit dans les milieux privilégiés parisiens des Lumières.

⁴⁹ Lettre du 26 août 1762, *Ibid.*, p. 30.

⁵⁰ Lettre du 15 octobre 1764, *Ibid.*, p. 171.

⁵¹ Lettre du 19 octobre 1765, *Ibid.*, p. 292.

⁵² Lettre du 27 novembre 1764, *Ibid.*, p. 186.

⁵³ Lettre du 10 juin 1762, *Ibid.*, p. 6.

⁵⁴ Lettre du 17 juin 1762, *Ibid.*, p. 9.

